

MICHEL NICOLAUS

ILS PEUVENT  
MARCHER  
LA TÊTE HAUTE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre  
de voir le jour :

MARIE-CLAUDE ARNAUDET

LOÏC DORANGE

JEAN-PIERRE MONTALIEU

DORIS MUELLER

HEIDY NICOLAUS

MICHEL NICOLAUS

CLAUDINE QUIBLIER

GILLES ROTILLON

AUDREY ZAFRAN

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-916-8

Dépôt légal : février 2022

*Un homme qui ne marche pas ne laisse pas de traces.*

Georges WOLINSKI

*« Si tu n'arrives pas à penser, marche ;  
si tu penses trop, marche ;  
si tu penses mal, marche encore ”.*

Jean GIONO

*Le bonheur n'est pas au bout du chemin, il est le chemin.*



*Tous mes remerciements à Nathalie et François  
pour l'aide apportée à ce livre*



## Les parents de Valentin

Sauf erreur, les prévisions météorologiques diffusées par la radio s'annonçaient favorables, il allait faire beau tout le week-end. Valentin a appelé ses parents pour leur rendre visite à Granville, dans le département de la Manche où ils habitent. Il a négocié à son travail ce vendredi après-midi contre des heures supplémentaires, qu'il effectuera un des prochains samedis. Il a préparé sa petite valise la veille. Depuis son habitation, il se dirige vers la station de métro Palais-Royal, direction Charles de Gaulle-Étoile, il change à la station Concorde, pour prendre les couloirs qui aboutissent sur le quai de la ligne Mairie d'Issy, il descend de la rame du métro à Montparnasse-Bienvenue, et se dirige rapidement vers la gare Montparnasse, où il se poste dans une file de personnes, qui attendent que le guichet se libère, afin qu'un employé de la SNCF leur délivre un billet. Son tour arrivé, Valentin achète un aller et retour pour Granville. Il est parti en avance, pour parer à tout imprévu de transport, car il sait qu'évaluer le nombre de minutes dans une file d'attente est impossible, il ne veut pas rater son train.

Dans le grand hall des départs, il scrute sans cesse le tableau d'affichage, qui lui indiquera le numéro du quai où son train doit arriver en gare. Valentin connaît bien la ligne Paris-Granville, il essaye dans la mesure du possible, si son travail le lui permet, de s'y rendre deux fois par mois. Le trajet est long et pénible, il dure six heures environ, avec dix arrêts intermédiaires. Il aimerait bien lire dans le train, mais il n'a pas cette capacité, il lui faut un silence relatif, et pas de mouvement autour de lui. Dans le train, il s'est assoupi, il ferme les yeux, il pense à son père Max, on l'appelle ainsi, c'est un diminutif de Maxime, dont il fêtera les 49 ans demain samedi. Au téléphone, sa maman lui

a conseillé de lui offrir le livre de Patrick Chamoiseau, un écrivain français né à Fort-de-France, qui s'est intéressé à la culture créole, et a obtenu le prix Goncourt en 1992, elle sait que son mari Max ne l'a pas lu, qu'il ne l'a pas trouvé à Granville, il a trop tardé, tous les exemplaires étaient vendus. Il doit se rendre à Caen pour en trouver un, avec certitude, et en profiter pour visiter ses beaux-parents vieillissants.

À la gare, sa maman, Judith, l'attend comme convenu. Avec sa voiture, ils prennent la direction de la petite maison achetée récemment, située sur la falaise face à la mer, entre la thalassothérapie et la villa « Les Rhumbs », où Christian Dior, né à Granville, et sa famille venaient se ressourcer pendant les vacances. Elle est devenue un musée de la haute-couture, avec un joli parc attenant. De leur maison, Max et Judith peuvent prendre un escalier qui les amène directement sur le Plat Gousset, une promenade sur le front de mer. Cette maison a vraiment un emplacement privilégié.

Max est né à Paris, en 1944, deux ans après avoir réussi son bac, il passe brillamment le concours d'entrée à l'ESJ (l'École Supérieure de Journalisme). Il a la certitude, au sortir de l'école, que ce métier de journalisme et sa déontologie correspondent parfaitement à ses aspirations profondes, à son idéal. L'année même de sa sortie de l'école, en 1965, il a réussi, grâce à une recommandation du directeur de l'école, à obtenir un emploi public à l'ORTF (Office de Radiodiffusion Télévision Française). Il est décidé à mettre en application, honnêtement, la Charte des devoirs professionnels du journalisme, soit l'obligation, dans son travail, de vérifier les faits et la protection des sources. Ses enquêtes sont authentifiées et vérifiées, il est très apprécié pour sa collaboration avec ses collègues de travail, sa clairvoyance, sa joie de vivre, et sa conscience professionnelle.

En mai 1968, une grande partie de la population remet en cause le pouvoir du Général de Gaulle, les revendications sociales ne sont pas prises en compte, de Gaulle a abandonné l'Algérie française, il s'est empressé de lancer la construction de la force nucléaire, il y a maintenant beaucoup d'opposants à sa politique. Ses pratiques autoritaires suscitent une critique constante, et la situation économique ne s'arrange pas, des grèves sauvages et des manifestations étudiantes s'organisent,



dirigées contre le capitalisme. Un mouvement inédit prend naissance.

Max est présent avec sa caméra à la Sorbonne, ce vendredi 3 mai, pour faire un reportage qu'il va confier à un réalisateur. Ce jour-là, la Sorbonne est occupée pacifiquement par les étudiants ; rapidement les forces de l'ordre évacuent brutalement les occupants. Dans la soirée, des centaines d'étudiants affrontent les CRS (Compagnies Républicaines de Sécurité), le résultat se solde par 481 blessés. À part les formations gaulistes, qui considèrent toujours le Général comme le sauveur de la France, dans les bars et les bistros, on voit plutôt le présent, on est révolté que l'on s'attaque à la jeunesse, la force montante de la France. Dans les foyers et les chaumières, on se précipite sur les journaux télévisés, la colère est à son comble, après avoir perdu 30 000 jeunes pendant la guerre d'Algérie, on agresse brutalement une jeunesse, qui manifeste passivement à la Sorbonne.

Max est aussi présent aux manifestations du 6 mai, et il prépare un autre reportage. Dans les universités et les lycées, on débat de la société de consommation, des structures archaïques des universités, de la libération des mœurs, de la remise en cause du capitalisme, et de l'impérialisme américain, notamment la guerre du Vietnam, et de toutes les structures de la société. Le Syndicat National de l'Enseignement du Supérieur (SNEsup) et l'Union Nationale des Étudiants de France (l'UNEF) ont décidé de soutenir la manifestation, à la suite de peines d'emprisonnements prononcées contre certains manifestants du 3 mai. L'affrontement avec les forces de l'ordre est très violent, les premières barricades sont érigées, les journaux télévisés continuent d'interpeller la population, dont une grande partie, surtout celle qui a des enfants, est scandalisée.

Le 10 mai, à l'appel des organisations de la jeunesse, une nouvelle manifestation est prévue place Denfert-Rochereau, elle va réunir 20 000 lycéens. Le soir, lycéens et étudiants se rassemblent au Quartier latin, devant les forces de police, ils dressent une multitude de barricades. Après des affrontements très violents, les CRS reprennent le contrôle de la situation, de nombreux blessés sont évacués vers les hôpitaux, dont Max, qui a pris un coup de matraque sur la tête pendant ses prises de

vues, par un CRS qui ne fait pas la différence, entre manifestants et journalistes. Il est transporté à l'hôpital Saint-Antoine.

Les grèves se multiplient dans les entreprises. Le 11 mai au matin, des affiches placardées un peu partout dans Paris appellent à une manifestation de protestation pour le 13 mai. Syndicats et partis se mobilisent pour une démonstration de solidarité. Judith, la maman de Valentin, a pris la décision d'y participer.

À l'ORTF, Max avait réussi à obtenir en avril, la première et la deuxième semaine de congés payés. Il n'est pas toujours possible de s'absenter, pour un journaliste, quand il le veut, surtout lorsque l'actualité le demande. Les prémices de ce qui allait arriver, rendaient la situation possible à deviner pour un visionnaire. Judith, qui travaille à l'hôpital Saint-Antoine, comme infirmière, a réussi à se libérer pour deux semaines, pendant la même période que Max. Elle a quatre ans de plus que Max, mais ils n'ont pas encore décidé de se marier. Ils se sont rencontrés quatre ans auparavant, lorsque Max est venu pour naviguer vers les îles Chausey, avec son ami reporter Loïc et sa femme, qui possèdent un voilier de 10 mètres, amarré à l'année, au port de plaisance de Granville. Max et Judith se sont vus pour la première fois au Hérel, l'hôtel-restaurant et café du port, le lieu de rencontre de nombreux baroudeurs de la mer. Tous les trois, attablés au Hérel, attendent que la mer monte, pour larguer les amarres. Judith, à la table voisine, prend un café. Loïc se permet d'engager une conversation sur les femmes de marin, et leur fidélité réelle ou fictive, ce sujet fait rire Judith, et aussi Max qui plaisante. Le moment venu, à la mer haute, pour prendre la mer et sortir du port, Loïc invite Judith à prendre place dans le voilier, et passer le week-end avec eux. Au grand étonnement de Max, celle-ci accepte l'invitation, Judith est une fille de marin-pêcheur, elle est née à Granville, elle connaît bien la mer, elle a une folle envie de connaître Max. Loïc avait bien manœuvré.

Max et Judith sont enfin partis en vacances, pour deux semaines en avril, sur l'île de Belle-Île-en-Mer. Ils ont loué une petite maison de pêcheur à Gabor, un petit village au centre de l'île. Après le stress de Paris, ils ont besoin de se ressourcer. Chaque jour, ils parcourent une quinzaine de kilomètres sur les chemins côtiers. Judith adore la marche, elle pense que cela est

inscrit dans ses gènes, depuis que sa mère, Émilienne, qui habitait Paris, avait fait l'exode comme des millions de ses contemporains, pour fuir l'avancée de l'armée allemande au mois de mai 1940. Les habitants du nord de la France, de la Belgique, du Luxembourg et de la Hollande se précipitèrent sur les routes encombrées de voitures, de charrettes tirées par des chevaux ou des hommes, beaucoup de vélos, de piétons, de colonnes de soldats en déroute, vaincus et en retraite, qui se mêlaient à la population, pour ne pas être repérés par l'aviation ennemie. Huit à dix millions de personnes fuyaient, avec ce qu'ils pouvaient transporter. Émilienne, la mère de Judith, était accompagnée de son père, qui portait sur son dos un sac de toile de quinze à vingt kilos, qu'il avait confectionné, avec comme bretelles, de la grosse ficelle qui lui meurtrissait les épaules. Il avait empilé à l'intérieur de ce sac toute l'argenterie, quelques vêtements chauds, deux imperméables, et un peu de nourriture achetée au hasard de leurs rencontres, chez des commerçants qui n'avaient pas encore pris la fuite, quand, par bonheur, ils étaient encore achalandés, ou à prix fort au marché noir. Cent mille (100 000) civils périrent sur les routes, par les « stukas », les avions de l'armée allemande, et aussi de l'aviation italienne, qui mitraillaient dans l'alignement des routes la population civile qui fuyait. Émilienne avait failli périr lors d'un premier mitraillage, aussi quand elle entendait le bruit des avions revenir, elle se précipitait avec son père dans les champs de cultures, pour s'allonger, pour se cacher. Lors d'un mitraillage, elle s'était précipitée dans un champ de blé qui bordait la route, pour ne pas être repérée. Dans sa course effrénée, une semelle de sa chaussure s'était arrachée. Il lui était alors impossible de continuer pieds nus, ce n'était pas envisageable, dans son état de fatigue. Sur la route, des dizaines de personnes agonisaient, ou étaient déjà mortes. C'était un spectacle de désolation, apocalyptique. Les survivants pleuraient leurs êtres chers, les yeux hagards, d'autres essayaient de soigner les blessés. Émilienne cherchait une paire de chaussures à sa pointure, en dépouillant les mourants. Beaucoup d'enfants ne retrouvèrent pas leurs parents. Émilienne était enceinte de six mois de Judith, et avait dû rejoindre à pied un cousin, qui habitait en Vendée, un périple de plus de 500 kilomètres, avec des nuits à la belle étoile, ou sur la paille dans des granges abandonnées. Son mari était alors

prisonnier en Allemagne.

Dans leur petite maison de Gabor, après les randonnées, très détendue Judith aime se lâcher et faire l'amour, avec tout le temps qu'il leur reste. Chaque jour, après la randonnée, elle invite Max à expérimenter de nouvelles positions, elle adore le sexe. De retour à Paris, quelque temps plus tard, le médecin de Judith confirme les symptômes de grossesse. Judith a à plusieurs reprises évoqué le désir d'avoir un enfant. Max ne s'est jamais opposé, Judith ne l'a jamais avoué, mais Max pense que c'est un acte délibéré, elle n'a jamais utilisé la pilule contraceptive, mise en vente sur le marché depuis décembre 1967.

Le 13 mai, à la surprise générale, la population est descendue dans les principales artères de la ville de Paris, elle se dirige vers les points de ralliement, où se regroupent les lycéens, les étudiants, les grévistes, les syndicalistes. Judith est partie tôt par le métro, du square Bolivar près des Buttes-Chaumont, où elle loue avec Max un deux pièces cuisine, pour se rendre à son lieu de travail et retrouver Max, qui est toujours en observation, après le violent coup de matraque qu'il a pris sur la tête. Il va bien, mais à l'hôpital on l'empêche de rejoindre la manifestation, il sortira demain. Judith quitte l'hôpital Saint-Antoine avec quelques collègues, elles ont pris la décision de quitter leur travail, pour soutenir les manifestants. Elles s'engagent dans le métro, à la station Faidherbe-Chaligny, et vont essayer de rejoindre la Bastille, pour un départ de cortège vers la place Denfert-Rochereau. Sur le quai bondé, un haut-parleur annonce l'interruption provisoire du réseau de la RATP. Tous se précipitent rue du Faubourg-Saint-Antoine, pour continuer à pied. Une foule impressionnante, avec une diversité de slogans sur des banderoles, converge vers la bastille. Judith enceinte d'un mois, est emportée dans le flot des manifestants enthousiastes, parfois violents, souvent pacifistes, quelquefois ironiques. La place de la Bastille est comble, pour se faire un passage, il faut se bousculer. Judith ne se place pas avec les lycéens et les étudiants, un peu trop vivaces, qui partent en tête de la manifestation, elle attend deux heures, avant de se joindre à ses collègues de l'hôpital Saint-Antoine. Elle rejoint la place Denfert-Rochereau en passant par le Quartier latin. De là encore deux heures de marche, tantôt au pas, tantôt en piétinant, elle n'aurait pas dû le faire, elle le sait, mais pour elle, l'enjeu est trop important,

ce n'est pas pire que ma mère, pense-t-elle, qui a marché enceinte plus de 500 kilomètres en un mois. À la dissolution du cortège place Denfert-Rochereau, elle veut revenir à la maison, et ne pas attendre les prises de paroles sur la place, elle se sent fatiguée, une collègue l'accompagne. Prendre le métro où les manifestants se bousculent, dans les couloirs et sur les quais, pour rentrer chez eux, est très fatigant pour Judith, il leur faut une demi-heure pour prendre la première rame disponible. Au changement de ligne, à la station Hôtel de Ville, le trafic passager est si dense qu'elle se trouve bloquée dans les couloirs, l'air est étouffant et pollué, il lui faut encore une demi-heure avant de prendre la rame, qui la conduit à la station Pyrénées, près de son domicile. Épuisée, seule chez elle, K.O, elle s'allonge sur son lit, et s'endort tout habillée. Elle se réveille le lendemain matin pour se rendre à son travail, et apprend par la radio que les syndicats annoncent qu'il y avait un million de manifestants dans les rues, peut-être moins selon d'autres sources. Judith ne regrette pas son effort, elle se réjouit. Elle reverra Max à la maison ce soir, il apprendra par Judith que la grève a commencé à l'ORTF.

À partir du 14 mai, les ouvriers encouragés par la manifestation monstre de la veille décident d'occuper leurs usines. Les occupations se multiplient rapidement, des conseils ouvriers se mettent en place. Judith a repris son travail, il faut assurer une permanence minimum, quels que soient les événements. Bien qu'il soit gréviste, Max a repris ses reportages, il se rend maintenant dans les usines.

Le mouvement s'étend à toute la France, chaque jour un peu plus. Le gouvernement est aux abois. Le 19 mai, la SNCF annonce l'arrêt total du trafic, la RATP suit, les rames du métro et les autobus ne circulent plus dans Paris, ainsi qu'en banlieue. Le mouvement ne fait que s'étendre, c'est la première et la plus grande grève générale de l'histoire. La Banque de France, l'Opéra, de nombreuses institutions sont occupées, les cimetières sont évacués par l'armée. Max continue ses reportages en se servant des voitures de l'ORTF. Judith ne peut plus prendre la sienne, restée dans la rue en stationnement dans la nuit du 20, presque toutes les voitures du quartier ont été siphonnées de leur essence, les stations-service sont à sec, peu de voitures circulent. Judith se rend néanmoins à pied à son travail chaque

jour, soit quatre heures de marche aller et retour, pour assurer une permanence réduite à l'hôpital, par conscience professionnelle et par amour du prochain. Les malades attendent, il n'est pas question de les laisser sans soins. De nombreux collègues habitent la banlieue, ils sont obligés de rester à la maison, ou de dormir à l'hôpital.

Le 22 mai, le pays est paralysé, mais on continue à refaire le monde dans les universités, les entreprises, les théâtres, dans les bistrots, dans la rue où les manifestations continuent. Dix millions de salariés ne travaillent plus, L'ORTF interrompt ses programmes, télé-soir est diffusé par les non-grévistes.

Le 23 mai, les reportages en direct, émis par les voitures émettrices, sont interdits par le pouvoir en place.

Le 24 mai, les salariés de l'ORTF défilent dans la rue, avec en tête du cortège une banderole, « Tous unis pour l'indépendance et l'objectivité de l'ORTF ». Dans la nuit, la situation devient révolutionnaire, les syndicats s'inquiètent, ils essaient de contrôler le mouvement devenu insurrectionnel.

Les gaullistes manifestent leur soutien à Charles de Gaulle, sur les Champs-Élysées.

Le 27 mai, les syndicats négocient les accords de Grenelle, avec le patronat et le gouvernement. Les travailleurs n'acceptent pas les accords, la reprise du travail est repoussée. Judith continue chaque jour de faire ses quatre heures de marche pour se rendre à son travail. Le plus dur pour elle, est de remonter les derniers 500 m très pentus de la rue de Belleville, à partir de la place de la République.

Le 30 mai, les accords de Grenelle encouragent, petit à petit, les entreprises à stopper les grèves. À l'ORTF on intensifie les revendications, pour l'indépendance et l'objectivité des journalistes. À la radio, le Général de Gaulle accepte de dissoudre l'Assemblée nationale, pour organiser de nouvelles élections législatives, il est soutenu par une manifestation gaulliste, qui défile sur les Champs-Élysées.

Le 31 mai, Max et la presse rapportent que des chars se dirigent vers Paris. Les syndicats s'inclinent et organisent des élections, souvent falsifiées, dans les entreprises, alors que les accords de Grenelle n'étaient pas acceptés par le monde salarié.

Le 1<sup>er</sup> juin, les stations-service sont réapprovisionnées en

essence.

Le 2 juin, après de longues heures d'attente, Judith réussit à faire le plein en essence, elle peut maintenant se rendre à son travail en voiture.

Le 6 juin, c'est la reprise du travail dans les transports publics, et dans la fonction publique, Judith peut prendre le bus comme avant, et reprendre ses habitudes pour se rendre à son travail.

Le 16 juin, les grandes manifestations se terminent.

Le 27 juin, amers, les employés de l'ORTF décident de reprendre le travail.

Le 30 juin, les élections promises, s'achèvent par une déroute importante des gaullistes.

Les salariés ont repris le travail sous la pression des syndicats, ils sont aussi pris à la gorge financièrement, par les crédits à rembourser, ou par un manque de ressources, qui commencent à se faire sentir avec la longueur de la grève.

Le 31 juin, profitant de l'occasion, le gouvernement rétablit résolument et épure les organes de presse, de radio et de télévision. Plus de 100 journalistes sont mutés ou licenciés à l'ORTF. Max se retrouve dans la liste des demandeurs d'emploi.

Le 5 juillet, les CRS évacuent la faculté de médecine. Les salariés ont obtenu par la négociation des syndicats de nombreux avantages, mais le système de production capitaliste, malgré tout, reste le même, avec toute la destruction qu'il engendre, par la loi du profit maximum.